

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-cinquième année. — N° 216

VENDREDI 17 FEVRIER 1950

Le numéro : 10 francs

Les rois nous saoûlaient de fumée
Paix entre nous, guerre aux tyrans.
Décrétons la grève aux armées
Crosse en l'air et rompons nos rangs :
S'ils s'obstinent ces cannibales
A faire de nous des héros
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

V° Couplet de l'Internationale

LA GRANDE ILLUSION DU 12 FÉVRIER

SEIZE ans déjà ! Les journaux dits de gauche consacrent à cette journée ouvrière de copieux articles.

Seize ans déjà ! Les événements ont marché depuis l'époque où le colonel de la Rocque fongit sur la forteresse des médiocres, défendue par le démodé Daladier. De l'illusion créée par le Rassemblement populaire dressé par les Partis contre la menace fasciste, que reste-t-il ? Rien d'autre que ces partis eux-mêmes, à la recherche de formules nouvelles susceptibles de recréer des illusions, pain quotidien des foules constamment grugées, constamment victimes et toujours reprises dans les mêmes filets tendus par les mêmes hommes appartenant aux mêmes clans.

Illusion, les valeurs morales qui poussaient le bourgeois moyen à l'assaut du Palais-Bourbon.

Illusion la manifestation organisée le même jour par le parti communiste dans les Champs-Elysées et devant l'Hôtel de Ville afin de détourner à son profit le dégoût provoqué par le scandale Stawiski et les nouveaux impôts.

Illusion la grande embrassade du 12 février imposée par les travailleurs inquiets à des politiciens qui se haïssent et qui s'extinguissent pour mieux s'étouffer.

Illusion la victoire du Front populaire en 1936, fruit de ce collage circonstanciel.

La guerre et son cortège de misères, l'après-guerre et ses difficultés économiques, la permanence des dangers d'un nouveau conflit, ont appris aux hommes la fragilité des solutions préconisées par les partis, basées sur leur problématique entente, partis qui ne sont jamais aussi dangereux que lorsqu'ils sont associés et qu'ils mettent en commun leur possibilité de continuer l'exploitation de la créudité publique.

Aujourd'hui opposés par leurs intérêts contradictoires de clans ils essaient d'exploiter ce qu'il reste d'attachement sentimental pour le souvenir de ces journées de Février, afin de recréer le mythe, revu et corrigé suivant les nécessités actuelles, susceptibles d'être encore exploité.

Les staliniens ont défilé à la République. Les socialistes revendent la paternité de la grève du 12 février, les radicaux profitent de l'occasion pour « jacobiniser » et toutes les âmes simples de regretter en chœur et d'appeler de leurs vœux un nouveau « Rassemblement de tous les Démocrates ».

Illusion les Rassemblements sous l'égide des partis. Illusion les succès électoraux qui en sont le but et le fruit, illusion le 12 février 1934, tous les 12 février de l'avenir.

La réalité est plus simple. Elle dépend certes d'un rassemblement : celui de tous les hommes voulant vivre libres dans un 12 février nouvelle formule, sans politiciens, contre les politiciens, sans objectifs électoraux pour des revendications gessives.



APRÈS L'ÉCŒURANT VERDICT DU CHERCHE-MIDI

Libérez le canonnier BURET

BURET fera dix ans de prison ! Ainsi en a décidé un Tribunal militaire présidé par un magistrat du type classique de l'ancien combattant abruti par la légende du « gloireux poilu de Verdun » et dont les rhumatismes, fruit d'un long séjour dans la « goudre des tranchées », ont attisé l'aggravation contre ceux qui eurent la chance d'y échapper.

Buret ! un homme moyen... une intelligence moyenne ! Juste ce qu'il faut pour comprendre la différence qui existe entre un vivant et un mort, juste ce qu'il faut pour imposer son choix.

Le 10 juin 1940, la guerre était finie pour Buret, pour tous les Buret de l'armée en débandade. La guerre était finie pour le commandant Hermann, pour tous les commandants Hermann, race de bourgeois jouant au soldat en temps de paix, promenant l'uniforme dans les bordels des villes de garnison pendant les « périodes » et serrant les fesses lorsque le jeu était venu réalité. Ils se voient obligés de payer la mise.

Pour d'autres la guerre continuait ! Des héros quoi ? Le talon de botte agressif, la panse sanglée dans la buffeterie, la cravache pointée en direction de l'ennemi héréditaire, ils étaient décidés à leur faire voir « aux Fritz » de

quel bois les Buret, les Hermann et les autres se chauffaient.

Le colonel Charly était de ceux-là. Et ce fut le drame !

Le 153^e régiment d'artillerie était encerclé. Charly caracolait. Les officiers de réserve mouillaient la poudre. La troupe attendait la classe !

Le colonel se fâcha ; il lui fallait du sang à cet homme ! De ce sang bien rouge qui se répand lentement sur la terre et qui, lorsque l'homme lait « floc » en tombant marque les « héros » à la face pour l'éternité.

« La garde meurt » ... « La ligne bleue des Vosges... » « La Madelon... » Plan, plan, rataplan... Un coup de feu claque !

Finie la comédie. Jailli du tréfonds de la masse, un quelconque Buret a tiré ! Tel un pantin désarticulé le colonel Charly git sur cette terre qui au-

rait pu devenir un charnier et qui le supporte allègrement. Un soupir de soulagement accompagne la fin du pître. « Il voulait tous nous faire crever, dirent les hommes ». Cinq ans de silence devait sceller leur complicité.

Puis vint la « Libération », les langues se délièrent. Buret fut arrêté, le tribunal militaire de Metz le condamna en avril 1945 à cinq ans de prison. On aurait pu croire les militaires satisfaits ? Ils avaient obtenu leur ration d'héroïsme. Ce serait bien mal les connaître.

Devant le tribunal tristement célèbre du Cherche-Midi, le malheureux Buret avait sa peine doublée. Dix ans de bagne ! On croit rêver. Puis le colère vous empoigne. Cette justice militaire continue ! On évoque Roussinque, les bagnes militaires, les campagnes d'Albert Londres, Biribi. On évoque aussi Turbaud, les Missoff, tous ces magistrats à la dévotion de leur ministre de la guerre réservant leur rigueur pour la « pétaille » et classant allègrement l'affaire des généraux Revers-Mast.

Dix ans de bagne et pourquoi ? Buret portait en lui toute la colère de ceux qui ne voulaient pas mourir. Il a rendu impossible l'hécatombe, froidelement prémedité, qui bravache préparait. L'atmosphère reconstruite au cours du procès est concluante : Buret n'a été que l'instrument de tous ceux qui étaient promis « au baroud d'honneur ».

On épiloguera longtemps. Avait-il le droit de tuer ? Peut-on considérer l'acte en dehors de l'homme. Le meurtre doit-il être dépersonnalisé ? Buret était-il Buret ou simplement partie de tous

(Suite page 2, col. 4.)

(Suite page 2, col. 4.)

Au Palais-Bourbon

GAUCHE... DROITE = REACTION

RAREMENT la complexité des tendances diverses et opposées, les arrière-pensées, les calculs, les hésitations des uns, la détermination des autres n'a si bien caractérisé un monde parlementaire dont le moins que l'on puisse dire est qu'il se soucie davantage de son existence propre que de celle d'un peuple dont il doit, théoriquement, assurer la prospérité.

Après la laborieuse réinvestiture du cabinet Bidault, le vote des conventions collectives obtenu grâce à une coalition M. R. P.-S. F. I. O.-P. C. F., témoigne d'un divorce entre le gouvernement et sa majorité, ou ce qu'il en reste, et des préoccupations particulières des partis.

Que M. Bidault n'ait obtenu que 225 voix et les conventions collectives 451 illustre tout l'intérêt porté par certaines fractions politiques au facteur électoral et de leurs hésitations, quant à soutenir un gouvernement qui, pour les uns, ne favorise pas les nécessités tactiques du moment, et, pour les autres, fait le jeu des forces dites de gauche. On n'a pas osé dire : non. On s'est abstenu. Les modérés, P. R. L. et Cie, par la voix de MM. P. Reynaud et Michelet, ont laissé entendre que l'heure du choix avait sonné, que « l'Union Nationale » est la dernière planche de salut avant le saut dans l'inconnu de la dissolution dont certains ne veulent entendre parler si une réforme électorale ne le précéde.

De Gaulle, au Vél' d'Hiv', de son côté, vient d'affirmer qu'aucune participation au pouvoir avec les partis actuels ne saurait être envisagée, mais se déclare prêt à « ... examiner avec tous ceux qui en prendraient l'initiative, les modalités d'une consultation populaire ». Il dément ainsi — en apparence — l'appel de son porte-parole officieux, M. Michelet. Mais pouvait-il se déjuger publiquement et ne vaut-il pas mieux procéder dans les coulisses à ce tournoi politique qui se dessine au Palais-Bourbon et provoqua, s'il réussit, un

situation d'une importance non négligeable.

Les dirigeants socialistes ont donc dès maintenant en main un alibi de choix : le jour où ils rentreront à nouveau dans un gouvernement, ce sera « pour sauver les institutions républicaines du dan-

jean CLARI.

(Suite page 4, col. 6.)

(Suite page 2, col. 4.)

(Suite page 2, col. 4.)

Après la laborieuse réinvestiture du cabinet Bidault, le vote des conventions collectives obtenu grâce à une coalition M. R. P.-S. F. I. O.-P. C. F., témoigne d'un divorce entre le gouvernement et sa majorité, ou ce qu'il en reste, et des préoccupations particulières des partis.

Que M. Bidault n'ait obtenu que 225 voix et les conventions collectives 451 illustre tout l'intérêt porté par certaines fractions politiques au facteur électoral et de leurs hésitations, quant à soutenir un gouvernement qui, pour les uns, ne favorise pas les nécessités tactiques du moment, et, pour les autres, fait le jeu des forces dites de gauche. On n'a pas osé dire : non. On s'est abstenu. Les modérés, P. R. L. et Cie, par la voix de MM. P. Reynaud et Michelet, ont laissé entendre que l'heure du choix avait sonné, que « l'Union Nationale » est la dernière planche de salut avant le saut dans l'inconnu de la dissolution dont certains ne veulent entendre parler si une réforme électorale ne le précéde.

De Gaulle, au Vél' d'Hiv', de son côté, vient d'affirmer qu'aucune participation au pouvoir avec les partis actuels ne saurait être envisagée, mais se déclare prêt à « ... examiner avec tous ceux qui en prendraient l'initiative, les modalités d'une consultation populaire ». Il dément ainsi — en apparence — l'appel de son porte-parole officieux, M. Michelet. Mais pouvait-il se déjuger publiquement et ne vaut-il pas mieux procéder dans les coulisses à ce tournoi politique qui se dessine au Palais-Bourbon et provoqua, s'il réussit, un

situation d'une importance non négligeable.

L'influence d'un milieu matériel sorride n'avait pas toujours complètement effacé la subsistance. J'ai vu des écuries humaines et des « tauds roulés », mais j'ai constaté dans les deux cas et partout la même résignation, l'absence de toute joie, de toute haine, de toute révolte. Il ne reste plus que le poste de T.S.F., le cinéma et la littérature de caniveau, « Intimités », « Reader's », « Mon Film ».

A la porte de Clignancourt, les « zoars », ceux qui vivaient dans ces repoussantes cités : les « Bidonvilles », furent expulsés en 1942.

La où se trouvaient leurs cabanes, cabouettes, roulotte, jardinières, poulaillers, clapiers, il n'y a plus que le vide, l'éternelle piquetée de tas d'ordures où grouillent les rats. Une partie des anciens de la zone sont aujourd'hui hébergés dans un vaste immeuble sis au 16 de la rue Clignancourt et surnommé « la Chauvière ». Vingt-trois logements, vingt-trois familles, environ 140 enfants s'installent là.

Trois familles françaises, dont celle de la concierge, la famille Rouy (7 personnes), regroupement de toutes les forces réactionnaires où le gaullisme entend, à défaut de mieux, se tailler une large place ?

Mais le fruit n'est pas encore mûr, les chefs socialistes n'ayant encore défini leur position, le « soutien-opposition » ne signifiant rien. D'ailleurs, conscient de la manœuvre des droites, Guy Mollet a déclaré à Poitiers : « ...Le départ des socialistes ne crée pas une crise. Mais si un gouvernement désire de nouveau notre participation, il devra d'abord donner satisfaction sur le plan social ».

Mais qu'entendent les socialistes par « satisfaction sur le plan social » ? Toute la question est là et l'on peut augurer qu'ils se montreront sans doute accommodants plutôt que de se voir refuser dans une opposition rendue formelle grâce à la formation d'une nouvelle majorité de droite. Si cette éventualité se réalisait, nous assisterions alors à une scission du M.R.P. dont une importante fraction refuse de s'allier à la S. F. I. O. et à côté du P. C. F. prendrait racine un second noyau oppo-

TOUS A LA MUTUALITE

Vendredi 17 Février 1950

à 20 h. 30

GRAND MEETING

pour

L'OBJECTION

DE CONSCIENCE

organisé par

DEFENSE DE L'HOMME

FONTAINE représentera la F.A.

regroupement de toutes les forces réactionnaires où le gaullisme entend, à défaut de mieux, se tailler une large place ?

Mais le fruit n'est pas encore mûr, les chefs socialistes n'ayant encore défini leur position, le « soutien-opposition » ne signifiant rien. D'ailleurs, conscient de la manœuvre des droites, Guy Mollet a déclaré à Poitiers : « ...Le départ des socialistes ne crée pas une crise. Mais si un gouvernement désire de nouveau notre participation, il devra d'abord donner satisfaction sur le plan social ». Mais qu'entendent les socialistes par « satisfaction sur le plan social » ? Toute la question est là et l'on peut augurer qu'ils se montreront sans doute accommodants plutôt que de se voir refuser dans une opposition rendue formelle grâce à la formation d'une nouvelle majorité de droite. Si cette éventualité se réalisait, nous assisterions alors à une scission du M.R.P. dont une importante fraction refuse de s'allier à la S. F. I. O. et à côté du P. C. F. prendrait racine un second noyau oppo-

nes, 2 pièces), une autre (5 personnes, 2 pièces), m'ont affirmé que les locataires les plus corrects sont les étrangers : Espagnols, Portugais, Turcs, les Français étant sensiblement dévastés. Lorsque les locataires emménagent, l'immeuble ayant été remis à neuf. Certes, les appartements n'ont ni eau, ni gaz, ni w.c., mais les plafonds sont hauts, les pièces largement aérées par de grandes fenêtres. Sur chaque palier, une prise d'eau, un w.c. Mais des vandales, ceux que l'ordre de la zone a complètement pourris, se sont acharnés : planchers, stuc décoratif des plafonds, plinthes, fenêtres des couloirs, portes de w.c. (maintenant remplacées par des sacs) ont été arrachés au bénéfice des poêles. Du haut en bas de l'immeuble, les murs sont souillés d'ignobles graffitis, piquetés, creusés, dégradés. On dirait que certains dégénéérés ne peuvent supporter la netteté, la propreté, que l'ignoble leur est indispensable.

Mais d'autres malgré ce milieu corrupe, ont gardé leurs habitudes d'ordre, un savoir-vivre d'autant plus remarquable qu'il étoile perpétuellement une innombrable faune humaine. Ainsi ai-je vu une famille allant des grands-parents aux petits-enfants et totalisant 14 PERSONNES, installée dans trois pièces d'une méticuleuse propreté ! Aux murs des portraits, des photos, des châsses ; aux rayonnages, des volants de papier dentelle. Décoration naïve mais qui repose et console. Le soir, tout ce monde couche comme il peut, à terre, sur des matelas, tout ce monde qui se « tient », qui se respecte, alors que des voisins beaucoup moins entassés, croient l'ignoble leur est indispensable.

Mais d'autres malgré ce milieu corrupe, ont gardé leurs habitudes d'ordre, un savoir-vivre d'autant plus remarquable qu'il étoile perpétuellement une innombrable faune humaine. Ainsi ai-je vu une famille allant des grands-parents aux petits-enfants et totalisant 14 PERSONNES, installée dans trois pièces d'une méticuleuse propreté ! Aux murs des portraits, des photos, des châsses ; aux rayonnages, des volants de papier dentelle. Décoration naïve mais qui repose et console. Le soir, tout ce monde couche comme il peut, à terre, sur des matelas, tout ce monde qui se « tient », qui se respecte, alors que des voisins beaucoup moins entassés, croient l'ignoble leur est indispensable.

Le POUVOIR sinon la force, sinon aussi la conviction habituelle que le Pouvoir est nécessaire pour réprimer le désordre, sinon aussi l'habitude, l'accoutumance que l'individu a d'obéir automatiquement, parce que le Pouvoir, l'obéissance existaient avant lui ?

Que le Pouvoir soit illégitime ou injuste, il est évident que les partisans du Pouvoir écartent cette analyse avec répugnance.

Ce n'est pas la source d'un fait qui les préoccupe mais c'est le fait lui-même et pour peu que le fait leur donne des satisfactions matérielles et des apaissements moraux, il est juste et ceux qui le proclament injuste, quoique existant, vivent dans le rêve ou l'idéologie pure ou bien raisonnent dans le vide.

(Suite page 2, col. 6.)

AMIS DU « LIB »

Vous voulez aider

votre journal ?

Un bon moyen

FAITES-LUI DES ABONNEMENTS

CULTURE ET RÉVOLUTION

Le problème concentrationnaire

Des RAISONS de la PHILOSOPHIE à celles du SENS COMMUN

Réponse à M. Merleau-Ponty et à J.-P. Sartre

Il reste le drame de l'opinion radicale qui ne trouve la possibilité de s'intéresser au problème concentrationnaire par le truchement de cette controverse, qu'en participant à la préparation idéologique de la troisième guerre mondiale, si elle suit l'un, ou de revenir au bolchevisme par le biais d'un alignement de sophismes, si elle suit les autres. *Le Figaro littéraire* et David Rousset s'étaient mis en position d'inferiorité en tirant les premiers offraient par surcroît une excellente occasion de la ralier. Mais il n'y avait quelques chances de succès qu'en demeurant sur le terrain qu'ils avaient choisi : le prétexte et les mobiles.

Le prétexte est une niaiserie. D'une part, Kremlin n'acceptera jamais qu'aucune commission d'enquête sur le travail soviétique circule librement dans le territoire soviétique. De l'autre, aucun aide sérieuse ne peut être apportée aux concentrationnaires russes tant que subsiste le régime staline. Or, je ne fonde mon espoir de le voir disparaître que sur trois éventualités : ou bien il s'écroulera de

lui-même (ceci s'est déjà vu dans l'histoire), ou la Grèce antique sera morte avant que d'être conquise par les Romains) ou bien il sombrera dans une révolution intérieure, ou bien, enfin, il sera anéanti dans une guerre. La Russie est en plein essor industriel et semblant limiter avec une grande maîtrise ses ambitions à ses moyens, les deux premières sont irrémédiablement exclues pour une très longue période et il ne reste que la troisième : très peu pour moi je suis d'accord avec l'expérience qu'on nous vante d'avoir eu si bien réussi contre Hitler, mais suffit. Le fait que David Rousset ait depuis étudié et notamment depuis un récent déjeuner à lui offert par la presse anglo-américaine — la mission d'investigation des enquêteurs éventuels, « à tous les pays où des camps de concentration peuvent se trouver » ne change rien au caractère, ni au sens de l'affaire : il y a le titre qui reste sur le lieu du crime,

par Paul RASSINIER

pas concevable car il n'y resterait plus personne, hormis peut-être la Suisse qui en fait pas partie. Tout ceci est d'ailleurs bien regrettable car on ne saura jamais à quelle place et sur quelle surface le *Figaro littéraire* aurait rendu compte des travaux de la commission d'enquête visant les autres pays que la Russie.

On ne peut discerner clairement les mobiles si on ne sait pas que *Le Figaro littéraire* est le journal dans lequel Claude Mauriac, rendant compte d'une pièce de théâtre, écrivait il y a quelques mois :

« La torture, l'occupation, les déportations sont encore trop proches de nous pour que nous puissions en parler sur le ton de l'objectivité » (21 octobre) ce qui, traduit en clair, signifie : on en peut dire tout ce qu'on veut, s'ils sont russes, un peu moins (maintenant !) ils sont allemands, et rien du tout s'ils sont grecs, espagnols ou français.

On ne le peut guère mieux, si on n'a pas une idée d'ensemble sur l'œuvre de David Rousset. Dans « L'Univers concentrationnaire », il présente les camps comme relevant d'un problème de régime et où lui fit un succès mérité. Depuis, dans « Les jours de notre mort » et de nombreux autres écrits épars, il s'attache surtout à mettre en évidence et à louer le comportement des détenus communistes, articulant de faits pour la plupart non contrôlés, et qui n'ont pu trouver dans le public cet immense succès, qu'en raison du trouble et de la confusion nées de la guerre. Une fois, il s'est risqué dans le document pur, au moyen de son recueil, *Le pître ne rit pas*, qui met en cause l'Allemagne toute. Il ne pouvait cependant pas ignorer les camps russes dont on dit que des documents traduits du russe étaient en vente en librairie dans les années 1935-36 et dont l'existence n'a pu manquer de lui être révélée aux temps plus lointains encore où il militait dans les rangs du Trotskyisme. De propos délibéré donc, il a très efficacement contribué à créer, sur le plan intérieur, cette atmosphère « Embraisons-nous Follement » qui a permis aux bolchevistes dont les méfaits en Russie étaient estompés ou passés sous silence, de se hisser au pouvoir en France. Sur le plan extérieur, il a surtout creusé un peu plus encore le fossé entre la France et l'Allemagne. Découvrant les camps russes dans la facture que l'on sait, il ne fait que suivre le mouvement de translation latérale qui est la caractéristique essentielle de la politique gouvernementale, depuis le départ de l'équipe Thorez. Son attitude d'aujourd'hui est la suite logique de celle d'hier et il est naturel qu'ayant fourni un argument au tripartisme bolcheviste, il fournit aux Anglo-Américains la base idéologique indispensable à une bonne préparation à la guerre. Il ne l'était pas moins que *Le Figaro littéraire* et David Rousset ne finissent par se rencontrer.

Pour tenir ce langage, il faut évidemment se soucier assez peu d'être classé dans le clan des anti-Staliniens ou des anti-Américains et il faut avoir assez d'empire sur soi-même pour séparer dans son esprit, aussi bien le régime soviétique de la notion de Socialisme, que le régime américain de celle de Démocratie : il fait qu'un des deux régimes soit moins mauvais que l'autre est indiscutable mais prouve seulement que l'effort à fournir sera moins grand d'un côté que de l'autre du rideau de fer... Ce n'est pas une fidélité d'anciens déportés, laquelle ne peut que placer l'opinion devant le choix à faire entre deux positions anti ou entre deux positions pro, qui l'ait invoker ici. C'est la fidélité de l'élite à sa tradition qui est de se définir elle-même à travers sa propre mission et non d'accompagner celle des autres.

(1) Ce point de vue est défendu par l'auteur dans son ouvrage récemment publié, *Passage de la Ligne*. Aux Éditions Bressane, dans toutes les librairies et chez l'auteur lui-même à Macon, G.D.P. Lyon 724-98. Franco : 330 fr. (N.D. L.R.).

L'opinion radicale, désabusée par à peu près tout ce qu'on lui a dit des camps allemands, par la forme dans laquelle, et par d'autre, on lui présente les camps russes et par le silence qu'on fait sur les autres, pressent tout ce qu'il semble attendre qu'en les lui faisant toucher du doigt, on lui tienne le langage de l'objectivité. Or, on va utiliser le langage de précautions, ni de beaucoup de tact. Le cas des camps de concentration, du travail forcé et de la déportation ne peut être examiné que sur le plan humain et dans le cadre de la définition des rapports de l'Etat et de l'individu (1). Dans tous les pays, les camps existent en puissance ou sont là qui changent de clientèle au hasard des circonstances et au gré des événements. Tous les hommes en sont menacés partout et, pour ceux qui y sont présentement enfermés, il n'y a de chance d'en sortir que dans la mesure où ceux qui n'y sont pas sont destinés à y entrer. C'est contre cette menace qu'il faut s'insurger et c'est le camp lui-même, en soi, qui y fait viser, indépendamment de l'endroit où il se trouve, des fins auxquelles il est utilisé et des régimes qu'il emploient. De la même façon que contre la prison ou la peine de mort. Tout particularisme, toute action qui désigne à la vindicte une nation plutôt qu'une autre, qui tolère le camp dans certains cas, explicitement ou par omission calculée ou non, affaiblit la lutte individuelle ou collective pour la liberté, la détourne de ses sens et nous éloigne du but au lieu de nous en rapprocher. Sous cet angle, on mesurera un jour le tort qui fut fait à la cause des Droits de l'Homme, en admettant que les collaborateurs, ou réputés tels, fussent parqués dans des camps comme le furent les non-conformistes de 1939 et les résistants de l'occupation.

FIN.

Malgré cela, on n'a jamais tant parlé de littérature qu'en France actuellement et, « une très grande partie du public cultivé d'aujourd'hui se tient à « courant » des derniers progrès de la littérature actuelle à peu près de la même manière qu'il se tient à « au courant » des progrès de la science atomique ; ce sont là choses qui échappent l'une et l'autre à l'apprehension directe, chose dont on a des nouvelles par les journaux : ce même public apprend avec le même chahutement patriotique et sagement insouciant que « Zéro » est mise en fonctionnement et qu'il lui est né un nouveau poète d'avant-garde ».

Julien Gracq nous indique les coupables de cet état de fait : les écrivains « lancés » par une publicité tapageuse, les éditeurs devant éditer à tout prix (et à tous prix), les critiques claironnantes d'une « trompette affolée », qui sonnent tout le peur d'en passer », la gloire d'un poète sol-saint mandat pour tâcher de se faire pardonner ceux qu'elle a assassinés ou les mérites d'un « écrivain nouveau qui nous donne le spectacle pénible d'une rose efflanquée essayant de soulever lugubrement sa

Lettre d'un « critique » littéraire

AUX AUTEURS EN GÉNÉRAL et à ses lecteurs en particulier

Mes chers amis,
L'ANNEE 1950 nous a apporté de bien réjouissants remous dans le monde « littéraire ». Ce ne sont que flèches décochées, articles vengeurs et autres liquidations de gloires usurpées ou vieillies. Tout le monde y passe. Le dernier tourbillon s'est produit à la suite de l'article de Julien Gracq intitulé « La Littérature à l'estomac », et publié dans la revue « Empédocle ». Avant toute autre chose, en voici des extraits, aussi larges que possible :

« Le Français, qui se figure malaisément ses leaders politiques sous un autre aspect que la rangée de têtes d'un jeu de massacre, croit les yeux fermés, sur parole, à ses grands écrivains. Il les a peu lus. Mais on lui a dit qu'ils étaient tels, et la lui a enseigné à l'école : il a décidé une fois pour toutes d'aller satisfaire ailleurs ses malaines curiosités. Lisan peu, il sait pourtant que son pays, de fondation, est grand par les ouvrages de l'esprit. Il sait qu'il y a toujours eu de grands écrivains, et qu'il en aura toujours, comme il savait jusqu'en 1940 que l'armée française est invincible. »

En outre, Boris Metzel, dans le numéro 7 d'« Empédocle », qui contient cet article, nous donne une idée de la façon dont sont traités les écrivains

par M. LEMAÎTRE

français par la critique soviétique. Ne serait-ce que pour ces deux articles, cela vaudrait la peine de posséder ce numéro.

Et puisque nous sommes sur le chapitre de la critique, je saisiss l'occasion pour m'adresser aux auteurs qui m'envoient leurs ouvrages en leur disant ceci :

« Je suis prêt dans la mesure où vous serez des gens honnêtes à m'abstenir de livrer au public mes réflexions personnelles, mon sentiment propre sur vos œuvres, de profiter largement du prétexte que vous me donnez pour faire valoir mon « intelligence » ou ma « profondeur ». Je suis prêt à ne plus céder à la tentation de vous juger à la place de mes lecteurs qui ont chacun, individuellement, le droit et le devoir de le faire. Je vous promets de m'effacer le plus possible devant vous, me contentant d'indiquer à mes lecteurs votre existence et la qualité de votre message, d'essayer de vous tirer le moins possible dans l'explication que je fournis de la teneur de celui-ci, d'être, en somme, votre serviteur et votre intermédiaire vis-à-vis de vos futurs clients qui ont le légitime droit d'être informés sur la marchandise qu'ils achètent. »

Je me tourne ensuite vers vous, mes chers camarades, et je vous fais la promesse suivante :

« J'essaierai, avec votre aide, de vous faire connaître où l'on peut trouver, en 1950, les instruments de développement personnel que peuvent, à l'occasion, être les livres. Je vous aiderai, dans le maquis de l'édition, avec votre assentiment, et dans la mesure où vous m'accorderiez le crédit moral nécessaire pour ce faire, à édifier votre jugement propre sur ce que vous lirez. Je ne parlerai avec complaisance, ni n'en courageur les ouvrages faisant l'apologie d'opinions révoltantes, sachant trop combien le talent est dangereux quelquefois. Je ne vous agacerai pas par de longues dissertations sur la façon dont je me situe, moi, par rapport à M. Duhamel, ou M. J.-P. Sartre, me réservant le droit de livrer — et dans la mesure où elles seront intéressantes — ce dont je ne suis pas sûr — mes profondes réflexions à la postérité laborieusement penchée sur notre époque, par le moyen d'une revue ou d'un livre. »

Je ne pourrai naturellement pas m'empêcher de mettre un accent d'enthousiasme ou de dégoût dans ma distribution de nouvelles des Lettres, mais vous accueillerez l'expression de ces sentiments avec, je l'espère, un profond scepticisme, vous réservant prudemment, l'éventualité d'être enthousiasmé ou répugné à votre tour.

Comme suite à mes promesses, je priera donc : 1° les auteurs, intéressés par une telle conception de la critique littéraire, de me faire parvenir leurs livres, ceci pour me permettre de faire mon travail en bon artisan ; 2° les lecteurs, de m'indiquer les auteurs et les livres devant lesquels ils ont du mal à se situer, afin que je puisse leur apporter mon aide, si limitée soit-elle. » Et tous mes camarades, de me tenir au courant de leurs désirs concernant cette chronique.

J'espère, et le Comité de Presse se joint à moi dans cet espoir, que de nos échanges de vues et de mon travail sortiront des fruits nombreux pour le développement de la personnalité de chacun et le mieux-être de tous.

Avec les Chansonniers du Caveau de la République CHAUDS LES MARRANTS

Les chansonniers ont le tort, dit-on, de ne pas renouveler assez souvent leur tour de chant.

Contre cette assertion, le nouveau spectacle du Caveau s'inscrit en faux...

Une formation homogène et éclectique qui a évoqué du programme les ternes plaisanteries sans sel et les trop conformistes gaullistes, passe en revue l'actualité.

Les têtes de pipe ne se renouvellent pas certes, mais ce qu'ont su faire les chansonniers du Caveau, c'est renouveler la manière de nous présenter dans « l'exercice de leurs fonctions ».

La fantaisie n'est pas absente de cet ensemble excellent — Mad Rainville détaile des chansonnnettes délicieuses qui montent à la tête comme un bouquet de souvenirs. Maurice Horques évoque avec l'aisance de la jeunesse, Georges Quey dit avec justesse des choses « bien » — comme dirait Champion — et le spectateur satisfait attend la suite... La suite, c'est débouillant feu d'artifice de roses qui tire René Paul dont la satire sur les duels est un petit chef-d'œuvre mordant. Il fait « son

tour » avec un flegme ébouriffant d'humour.

Imperturbable, Maurice Havel manie les « vacheries » avec beaucoup de dextérité.

Les Démocraties populaires, les

éditions devant éditer à tout prix (et à tous prix), les critiques claironnantes d'une « trompette affolée », qui sonnent tout le peur d'en passer », la gloire d'un poète sol-saint mandat pour tâcher de se faire pardonner ceux qu'elle a assassinés ou les mérites d'un « écrivain nouveau qui nous donne le spectacle pénible d'une rose efflanquée essayant de soulever lugubrement sa

tour de chant.

Imperturbable, Maurice Havel manie les « vacheries » avec beaucoup de dextérité.

Les Démocraties populaires, les

éditions devant éditer à tout prix (et à tous prix), les critiques claironnantes d'une « trompette affolée », qui sonnent tout le peur d'en passer », la gloire d'un poète sol-saint mandat pour tâcher de se faire pardonner ceux qu'elle a assassinés ou les mérites d'un « écrivain nouveau qui nous donne le spectacle pénible d'une rose efflanquée essayant de soulever lugubrement sa

tour de chant.

Imperturbable, Maurice Havel manie les « vacheries » avec beaucoup de dextérité.

Les Démocraties populaires, les

éditions devant éditer à tout prix (et à tous prix), les critiques claironnantes d'une « trompette affolée », qui sonnent tout le peur d'en passer », la gloire d'un poète sol-saint mandat pour tâcher de se faire pardonner ceux qu'elle a assassinés ou les mérites d'un « écrivain nouveau qui nous donne le spectacle pénible d'une rose efflanquée essayant de soulever lugubrement sa

tour de chant.

Imperturbable, Maurice Havel manie les « vacheries » avec beaucoup de dextérité.

Les Démocraties populaires, les

éditions devant éditer à tout prix (et à tous prix), les critiques claironnantes d'une « trompette affolée », qui sonnent tout le peur d'en passer », la gloire d'un poète sol-saint mandat pour tâcher de se faire pardonner ceux qu'elle a assassinés ou les mérites d'un « écrivain nouveau qui nous donne le spectacle pénible d'une rose efflanquée essayant de soulever lugubrement sa

tour de chant.

Imperturbable, Maurice Havel manie les « vacheries » avec beaucoup de dextérité.

Les Démocraties populaires, les

éditions devant éditer à tout prix (et à tous prix), les critiques claironnantes d'une « trompette affolée », qui sonnent tout le peur d'en passer », la gloire d'un poète sol-saint mandat pour tâcher de se faire pardonner ceux qu'elle a assassinés ou les mérites d'un « écrivain nouveau qui nous donne le spectacle pénible d'une rose efflanquée essayant de soulever lugubrement sa

tour de chant.

Imperturbable, Maurice Havel manie les « vacheries » avec beaucoup de dextérité.

Les Démocraties populaires, les

éditions devant éditer à tout prix (et à tous prix), les critiques claironnantes d'une « trompette affolée », qui sonnent tout le peur d'en passer », la gloire d'un poète sol-saint mandat pour tâcher de se faire pardonner ceux qu'elle a assassinés ou les mérites d'un « écrivain nouveau qui nous donne le spectacle pénible d'une rose efflanquée essayant de soulever lugubrement sa

tour de chant.

Imperturbable, Maurice Havel manie les « vacheries » avec beaucoup de dextérité.

Les Démocraties populaires, les

éditions devant éditer à tout prix (et à tous prix), les critiques claironnantes d'une « trompette affolée », qui sonnent tout le peur d'en passer », la gloire d'un poète sol-saint mandat pour tâcher de se faire pardonner ceux qu'elle a assassinés ou les mérites d'un « écrivain nouveau qui nous donne le spectacle pénible d'une rose efflanquée essayant de soulever lugubrement sa

tour de chant.

Imperturbable, Maurice Havel manie les « vacheries » avec beaucoup de dextérité.

Les Démocraties populaires, les

éditions devant éditer à tout prix (et à tous prix), les critiques claironnantes d'une « trompette affolée », qui sonnent tout le peur d'en passer », la gloire d'un poète sol-saint mandat pour tâcher de se faire pardonner ceux qu'elle a assassinés ou les mérites d'un « écrivain nouveau qui nous donne le spectacle pénible d'une rose efflanquée essayant de soulever lugubrement sa

tour de chant.

<p

Les Syndicats entendront-ils LA GRANDE VOIX D'EINSTEIN?

UNE grande voix vient de s'élever : Albert Einstein, savant universellement connu et pacifiste de tout temps, vient, avec toute l'autorité qui s'attache à son caractère, de jeter un cri d'alarme.

« Si la bombe à hydrogène est fabriquée, déclare-t-il, l'annihilation de toute la vie sur la terre devient du domaine des possibilités techniques par empoisonnement radioactif de l'atmosphère. »

Et le savant de dénoncer la « concentration colossale de la puissance financière aux mains des militaires », la course aux armements qu'il a qualifiée de désastreuse illusion.

Ce cri d'alarme, qui est en même temps un cri d'angoisse, doit retentir dans le cœur de tous les travailleurs destinés à fournir la matière première de la boucherie sans précédent qu'on nous prépare.

Qu'importe si certaines des solutions préconisées par le savant nous semblent dépassées. L'homme de laboratoire n'est pas forcément un technicien de l'organisation du monde. Ce qu'il faut retenir de cet appel pathétique, c'est l'horreur de ce savant qui, par profession, SAIT et est un des rares à savoir où la folie collective nous mène.

Toutes les organisations syndicales restées libres de toute attache

par MONTLUC

avec les antagonistes qui se préparent à régler leur querelle avec notre peau sont prévenues.

Leur responsabilité se trouve engagée. Certes, il existe des organisations pacifistes qui luttent contre la guerre. Elles ont toutes la sympathie des ouvriers pacifistes. Toutefois, aucune d'entre elles ne se fait des illusions sur leurs possibilités pratiques. La lutte doit, pour être efficace, passer du plan sentimental au plan économique.

Et seules les organisations ouvrières peuvent traduire les « tortures » de conscience, les déclarations enflammées et sans portée pratique, en une action positive réaliste.

Des syndicalistes y ont pensé. Une action concrète contre la guerre est dans l'air. La déclaration d'Einstein doit lui donner l'élan nécessaire.

Il est temps que les syndicalistes assurent la relève du pacifisme romantique.

Il est temps qu'ils organisent la lutte contre la guerre sur la base de l'usine.

Qu'ils ne s'y trompent pas. Dans ce domaine, un vide reste à combler, que les politiciens d'un des clans antagonistes remplira fatalement s'ils n'agissent pas...

Ce que l'on peut redouter, c'est « le complexe d'infériorité » qui, paralyssant le syndicalisme libre, lui interdit toute action qui risque de le confondre avec celle des staliniens.

Il faut vaincre ce complexe. Il faut reprendre en main la lutte pour la paix en Indochine, en ayant seulement pour objectif cette paix.

C'est en formant un barrage à toute la guerre, avec des formules nettes, que l'écho de nos actions répondra à la grande voix d'outre-Atlantique et que nous arracherons les masses disponibles au chantage des fauteurs de guerre « déguisés en pacifistes ».

Revue de la Presse

La neutralité d'Alain

Le Leap, nouveau pèlerin de la C.G.T. en Union Soviétique, reconnaît dans Le Peuple (C.G.T.) au seul Ho Chi Minh le droit de parler au nom du peuple vietnamien. Réclamant le retour du corps expéditionnaire, il ajoute par ailleurs :

« ...M. Jessup, ambassadeur itinérant de M. Truman, a déclaré que les Etats-Unis reconnaîtraient rapidement le gouvernement de Bao Dai et lui viendrait en aide militairement. Mais si les Etats-Unis fourraient des armes — à moins que M. Bao Dai ne lève une armée en Indochine — qui donc les utiliserait ? Qui donc se battra pour transformer l'Indochine en base d'agression américaine ? Qui, sinon le corps expéditionnaire français ?

Et si l'Union Soviétique, répondant du tac au tac à l'Amérique, tenait de semblables propos ? Quel beau concert de hurlements nous entendentrons, organisé par ceux-là qui trouvent normal de voler en Indochine deux générations américaines...

C'est Ho Chi Minh le chef de la résistance vietnamienne. C'est donc avec lui qu'il faut négocier. »

Les constatations de Le Leap sont à retardement. Car, en fait, la guerre d'Indochine n'est pas aussi récente que les sentiments « pacifistes » subis des dirigeants staliniens. Elle dure depuis de nombreuses années. Pourquoi alors notre pèlerin n'a-t-il pas protesté quand les ministres communistes (?) votaient sans restriction, les crédits militaires, dont une grande partie devait être affectée aux expéditions coloniales (Indochine, Madagascar, Algérie, etc...) ? La neutralité de Le Leap à l'égard du P.C.F. n'est qu'une façade. Et nous voyons poindre le bout de l'oreille du Komintern lorsque Le Peuple demande au gouvernement de négocier avec Ho Chi Minh. Négocier avec Ho Chi Minh ce serait, d'une part, reconnaître implicitement que le gouvernement peut souhaiter un apaisement et d'autre part considérer Ho Chi Minh comme le représentant authentique du peuple vietnamien. La réalité est tout autre :

Ni Bao Dai, ni Ho Chi Minh !

Rappel immédiat du corps expéditionnaire d'Indochine et d'ailleurs. Tel est notre mot d'ordre.

La vie en rose

Pour Rose Etienne, dans Force Ouvrière, Ho Chi Minh et Bao Dai sont des intermédiaires que les deux « blocs » se jettent en pâture (nous n'avons pas — quant à nous — attendu après F.O. pour crier ces vérités) mais, si elle condamne le premier R. Etienne observe à l'égard

Après avoir lu ce journal

FAITES-LE CIRCULER !

Merci

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

Pour un véritable regroupement

LA semaine passée, *Franc-Tireur* a parlé, dans un éditorial, d'une certaine tentative de rapprochement entre Force Ouvrière, les Autonomes et l'aile gauche de la C.F.T.C. En ajoutant quelques mots assez confus sur l'affiliation internationale. D'où quelque émoi dans les milieux syndicaux.

Car évidemment, tous ceux qui veulent rendre sa force au syndicalisme indépendant parlent de regroupement, de refonte. Mais la plupart sous-entendent : « A condition que vous veniez à nous ». Ce qui représente — on l'a souvent entendu — le fin du fin des concessions réciproques. En somme, on désire amener le voisin à une reddition sans conditions. Une annexion, en quelque sorte. Vous pensez bien que chaque partenaire, ou peu s'en faut, défient la vérité infuse et se proclame le défenseur du véritable syndicalisme. En foi de quoi il convient que les autres capitulent devant lui. Eh bien voilà, cela va de soi. C'est ainsi qu'on entend préparer le terrain et aplatis les difficultés. Après tout, ce qui compte, ce n'est pas de lutter contre les deux extrêmes qui ne rêvent que d'asservir le monde ouvrier. C'est d'abord de garder sa petite place au soleil du syndicalisme. C'est de continuer à être l'homme infaillible et providentiel sans lequel rien ne peut être fait.

Tant pis pour les éternels mécontents pleurant le passé perdu, exhumant de temps à autre un grand disparu, pour lui faire dire... ma foi, pas toujours la vérité et peut-être le contraire de ce qu'il aurait prononcé, s'il était vivant. Nous disons que si, enfin, s'offre la possibilité de reconstruire un mouvement syndical libre, indépendant des forces politiques, décidé à pratiquer la démocratie syndicale du haut en bas, respectant la liberté de parole, il faut en saisir l'occasion. Nous n'avons pas à nous préoccuper des personnalités qui lancent la tentative. L'important est qu'elle soit lancée par des hommes représentant autre chose qu'eux-mêmes. Peu nous importe qu'un tel soit socialiste, un autre ca-

tologique pratiquant, un troisième trotskiste. Oui ou non, le syndicat doit admettre en son sein tous les travailleurs, quelles que soient leur confession ou leur appartenance philosophique ou politique ?

Nous ne sortirions pas de cette division tant que nous ne serons pas débarrassés de toutes les suspicitions, de tous les préjugés défavorables, pour valables qu'ils soient.

Nous ne sommes pas partisans du regroupement à tout prix. Cette supposition ne tient pas debout, car elle renferme en elle-même un illogisme. Mais nous maintenons qu'il est possible, au moins entre tous ceux qui ont quitté la C.G.T. depuis 1944. Car enfin, quand ils étaient dans cette C.G.T., ils s'entendaient bien et n'étaient cependant pas toujours d'accord sur tous les points. Ce que nous demandons aux ouvriers c'est d'obliger leurs dirigeants d'être avant tout des syndicalistes, c'est de penser à l'amélioration du sort des humbles, d'abord, c'est de chercher à éléver leur niveau social et intellectuel, c'est de ne pas les tromper, c'est de prendre note de leurs plaintes, c'est de savoir présenter et prendre leur défense. Ce que nous leur demandons, c'est, en somme, beaucoup de courage.

Il n'est pas possible que la classe ouvrière attende longtemps encore les quarante heures et la revalorisation de son pouvoir d'achat.

La C.G.T. poursuit actuellement une série de manœuvres qui n'ont aucun rapport avec la défense du prolétariat. Si, à la faveur de cette agitation faciale, elle parvient à dérocher les quarante heures et des augmentations de salaires, elle regagnera rapidement le terrains perdu. Ce qui, sur le plan politique, peut nous conduire fort loin. Les ouvriers risquent de payer fort cher une victoire passagère. Nous reverrions rapidement les appels du genre : « Travailleur d'abord, revendiquer ensuite ». Les quarante heures feraien bientôt place aux 60 heures.

Si l'on veut éviter cette débâcle, il faut faire vite. Des gens qui s'expriment de la même façon quand ils n'habitent pas sous le même toit, doivent pouvoir trouver une formule d'entente qui leur permette de vivre dans la même maison. Faute de quoi, ils seront contraints de mettre la clé sous la porte à tour de rôle, sans profit pour personne autre que les ennemis acharnés des travailleurs.

Ce n'est pas la première fois que le « Libertaire » sonne l'alarme. Il a été le premier à dénoncer le danger. Voilà aujourd'hui « Franc-Tireur » lui emboîte le pas ne peut que l'affermir dans sa position.

Quant à l'affiliation internationale,

nous avons le sentiment qu'il serait

prématûre et singulièrement dangereux d'en faire la condition « sine qua non » du regroupement. Pour nous, révolutionnaires, notre siège est fait. Mais comme nous ne serons suivis que d'une minorité, et que d'autre part il est un travail plus urgent à entreprendre, nous croyons qu'il serait bon de renvoyer cette question à des temps plus propices aux grands discours.

A AIMARGUES

A PROPOS D'UNE LETTRE DE MAGISTRAT

Un certain Château, maire d'Aimargues, que notre ami Perrier avait mis en cause dans un article intitulé : « A Aimargues les chômeurs passent à l'action gestionnaire », nous envoie une lettre où il parle de son dégoût de notre journal, où il est question de trusts, de sectes et de calomnie abjecte, etc. Et de nous citer les noms de quelques individus qui

deviez pas l'ignorer, a cessé de paraître au premier jour de la mobilisation jusqu'à ce qu'il est convenu d'appeler la Libération. Quant aux « professeurs » Jeanson et Giono, mes amis et moi ne voyons pas en quoi leur volte-face (si volte-face il y a eu) puisse avoir un rapport quelconque avec la ligne d'un journal qui, je le répte, ne paraissait pas.

Mais peut-être, en parlant de la volte-face des autres, espérez-vous nous faire oublier la vôtre ?

Vous nous parlez, M. le Maire, de la Libération des « anars » se trouvant dans les camps de concentration, par l'intermédiaire du ministre Pucheu, ainsi que de Belin, Berlin, Lagardelle, anciens anars !!!

S'il est vrai que des « syndicalistes » et pas forcément des « anars » furent libérés par Pucheu, en quoi, je vous le demande, cela peut-il retomber sur le « Libertaire » ?

Vous même, vous auriez pu dévoiler votre libération, au Pape à l'Agathe Khan, à Dorio, ou à un quelconque évêque. Mais non, c'est à Pucheu, avec votre consentement, que vous la devez. En quoi, en 1950, la rédaction du

ayant fait leurs premières armes chez nous, ont mal tourné. Le Château en question a simplement oublié d'ajouter le siège.

Nous donnons volontiers de nouveau la parole à notre ami Perrier qui, nous en sommes sûrs, pour la plus grande joie des administrés de ce renégat anarchiste, fixe quelques points de sa biographie.

« Lib » est-elle responsable dans votre

trust de la stupidité, de la crédulité, de la bêtise.

C'est pour ces raisons, dites-vous, que je cesse d'être le vieux lecteur de ce subtil journal.

Je vous en prie, mon cher magistrat, gardez vos compléments pour vos électeurs. Vous en aurez besoin aux élections prochaines. Et n'essayez surtout pas de nous faire croire que vous cessez aujourd'hui seulement d'être le vieux lecteur de notre « Lib ». Cette cessation, je le sais bien, moi qui vous vendais le journal, date du jour où, porté au pinacle par ce bon populo d'électeurs, vous avez cointé votre bâton d'échaper tricolore. Elle date du jour où vous avez osé vous présenter, pour discuter, devant un monument aux Morts, flanqué d'un curé à qui vous deviez quelques jours de prison et de gendarmerie de qui vous aviez subi la violation de domicile, appelée en termes juridiques : perquisition.

Si vous avez osé vous présenter, pour discuter, devant un monument aux Morts, flanqué d'un curé à qui vous deviez quelques jours de prison et de gendarmerie de qui vous aviez subi la violation de domicile, appelée en termes juridiques : perquisition.

Aussi, après avoir brûlé ce que vous aviez adoré et adoré ce que vous aviez brûlé, vous êtes bien mal venu pour nous parler de la ligne de notre « Lib ».

Surveillez la vôtre, de lignes, M. le Maire. Elle me paraît bien sinistre et les tourments en épingle à cheveux y foisonnent.

Mais, de grâce, laissez au « Libertaire » le soin de suivre la ligne que, seules, les différentes tendances de l'anarchisme ont le droit de discuter.

Elsée PERRIER.

(1) Voir le « Libertaire » n° 206 du 9-12-1949.

de construire une maison commune autour de ces revendications. C'est seulement quand elle sera bâtie qu'on pourra jeter la pierre aux inorganisés. Mais nous savons, parce que nous vivons avec eux, parce que nous entendons leurs critiques, qu'ils ne resteront pas longtemps isolés, en face de cette force.

Les anarchistes ne sont pas aveuglés par le sectarisme. Ils sont à la pointe de tous les combats pour l'émancipation des travailleurs. Ils seront encore, dans les diverses confédérations syndicales où ils militent, les meilleurs protagonistes d'une révolte nécessaire que les événements rendront bientôt obligatoire.

Fernand ROBERT.

A LA R.A.T.P.

Quand « Métro-Bus » se fait valet

La Compagnie de Jésus avait couru le combat de ses ennemis en s'introduisant dans leur intimité, en accaparant leur amitié, en leur faisant croire qu'elle les défendant. Quand leur confiance envers elle atteignait son apogée, elle les assassinait. En s'arrangeant encore pour laisser accuser un innocent. Ainsi faisait-on d'une pierre deux coups. Dans « Le Juif Errant », Eugène Suède donne un aperçu romancé de la force que possèdent ceux qui savent — et peuvent — utiliser le jésuitisme comme moyen de combat.

Dans « Métro-Bus », organe cégétiste de la R.A.T.P., numéro de janvier 1950 (N° 51), on applique la méthode un peu lourde. Sous prétexte d'indépendance syndicale, on batine, sur l'U.R.S.S., à longueur de colonnes. Quarante articles vous glissent en douce le petit refrain sur les démocraties populaires et le petit père des peuples. En première page, sur huit colonnes : « M. le Ministre des Transports dit non à nos revendications pour dire non à la paix ». Vous voyez la finesse. Après quoi, toujours en première : « L'Union Soviétique, rempart de la paix ». Faute rempart en vérité. Encore à la une : « Le sport est-il neutre à l'Union sportive métropolitaine des Transports ? », où un certain Baiseman proteste assez maladroitement contre l'organe « Métro sportif », accusé pour la circonstance de n'avoir pas passé « quelques lignes sur les démocraties populaires ». On en profite pour nous dire deux mots sur la Tchécoslovaquie. Histoire de bien montrer qu'on reste neutre. Enfin, toujours à la une : « Contre les exterminateurs du genre humain, interdisons le bombe atomique ». Etant entendu qu'il s'agit d'interdire celle de Truman, seulement.

Vous apprenez ainsi, avec satisfaction, que : « En Union Soviétique, il est vrai, il n'y a plus de banquiers, de grands patrons ni de marchands de canons, ni de généraux corrompus ; (souligné dans le texte) ; les travailleurs sont maîtres de leur destin ». C'est comme on a l'honneur de vous le dire. Et c'est précisément à savoir, en ces temps où chaque journal à fort tirage publie des contre-vérités sur l'U.R.S.S. Du moment qu'il n'y a plus de banquiers en U.R.S.S., il n'y a plus besoin d'argent. C'est l'égalité intrinsèque. C'est pour ça que des ouvriers gagnent 350 roubles par mois, et d'autres dix mille. Plus de grands patrons ça, tout le monde le sait. Il n'y a plus guère que des matres... Plus de marchands de canons : voilà pourquoi la Russie de Staline a attaqué la Finlande avec des frondes, en 1939. Il est vrai qu'il n'y a pas de guerre, là, que de vulgaires calamités. Chacun sait, en effet, que c'est la Finlande qui, voulant se faire aussi grosse que le boujou, prétendait croquer la grande Russie. Heureusement, que l'U.R.S.S., véritablement magnanime, a su défendre la paix, en ce temps-là, rien qu'en roulant de gros yeux... et quelques tanks.

Il n'y a plus de généraux corrompus... Forcément, Staline les a tous pendus. Le mal, c'est qu'ils semblent bien se reproduire comme des champions sur un tas de fumier. C'est sans doute pour ça que chaque année amène son contingent de procès, avec aveux spontanés à la pelle.

Sacré Métro-Bus ! Tu nous la bâilles belle ! Et si tu nous la foutais un peu, la paix, une fois pour toutes, avec tes réclames politiques, crois-toi que ça ne sera pas aussi bien ?

René GUY.

Au Palais-Bourbon

(Suite de la première page)

ger réactionnaire, etc... ». Car, nul ne doute qu'un isolement même rompu par la présence de quelques M. R. P. soit défavorable à la future campagne électorale. La déclaration de Guy Mollet, coïncidant avec celle de de Gaulle, l'abstention des députés S. F. I. O. lors de